



544, boulevard de Châteauneuf  
Boisbriand, Québec  
J7G 2G8

*Bulletin des Archambault d'Amérique*  
*n° 101, septembre 2016*

***Les frères Urgel-Eugène, Joseph et Louis Archambault.  
Enfants de Louis, agriculteur et de Marie Angélique Prud'homme***



**Médaille Urgel-Eugène Archambault  
fondateur de l'école Polytechnique**

Médaille de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences.

© Musée Armand-Frappier



**Médaille Louis Archambault  
fondateur de la Société des artisans  
canadiens-français**

Gracieuseté : Centre de renaissance catholique

<http://crc-canada.net/etudes-speciales/syndicalisme-catholique-quebec/protection-ouvriere-19e-siecle/>

La médaille de gauche est un hommage de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (Acfas) au docteur Armand Frappier. La médaille, à l'effigie d'Urgel-Eugène Archambault, premier principal de l'École Polytechnique de Montréal, lui a été remise en 1954. L'Acfas a été fondée en 1923 par les premiers scientifiques francophones du pays, dont le recteur de l'Université de Montréal, Mgr Vincent Piette, le frère Marie-Victorin, les docteurs Léo Pariseau, Arthur Bernier, Édouard Asselin, l'économiste Édouard Montpetit, la Société de biologie de Montréal, etc. L'Acfas se nomme aujourd'hui Association francophone pour le savoir-Acfas.

Source : Musée Armand-Frappier.

[http://www.musee-afrappier.qc.ca/fr/index.php?pageid=3122h&image=3122h\\_avancement](http://www.musee-afrappier.qc.ca/fr/index.php?pageid=3122h&image=3122h_avancement)

## **Bulletin**

### **Rédaction, révision et traduction**

Donia Loignon                      Saint-Sauveur

### **Mise en page**

Diane Chabot                      Pointe-Claire

### **Collaboration**

André Archambault              Gatineau, recherchiste

Richard Archambault          Pointe-Claire

Pierre Archambault              Granby, recherchiste

Nicole Archambault              Boisbriand

### **Traduction**

Christine Archambault          Montréal

Aline Archambault              Petite-Rivière-Saint-  
François

Paul Archambault                Brunswick, Maine

Éric Wilson                        Montréal

## **Sommaire**

- Les frères Urgel-Eugène, Joseph et Louis Archambault ..... 3
- Le buste de Louis Archambault ..... 11
- Le parcours familial de Louis Archambault ..... 12
- Bières et compagnie, Terrebonne et Brasserie Saint-Denis, Montréal ..... 14
- La maison de mon grand-père Louis ..... 16
- Édifice Louis Archambault, Montréal ..... 20

Vous désirez situer une région du Québec, aller à  
<http://www.quebec-guidetouristique.travel/region.aspx>

### **Nous joindre**

Richard Archambault  
16, avenue Sunnyside  
Pointe-Claire, Qc  
H9S 5G5  
(514) 697-2439  
[richardar1@hotmail.com](mailto:richardar1@hotmail.com)

### **Visitez notre site Internet**

[www.lesarchambaultdamerique.com](http://www.lesarchambaultdamerique.com)

### **webmestre**

Michel Archambault Pointe-Claire

Comme vous le savez, nous pouvons compter sur un certain nombre d'annonceurs qui soutiennent notre association. La publicité de leurs produits et services paraît régulièrement dans nos pages. Se rappeler le cas échéant que leur expérience et leur savoir-faire peuvent être utiles.

Tous droits de reproduction, d'édition, d'impression, de traduction, d'adaptation, de représentation, en totalité ou en partie, réservés en exclusivité pour tous les pays. La reproduction de tout extrait de cette publication par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique et en particulier par photocopie ou microfilm, est interdit sans l'autorisation écrite de *Les Archambault d'Amérique*.

# *Arbre généalogique*

*des frères*

*Urgel-Eugène, Joseph et Louis Archambault*

*Jacques France vers 1629 Françoise Tourault*

*Laurent Notre-Dame, Montréal 07/01/1660 Catherine Marchand*

*Jean Notre-Dame, Montréal 04/06/1708 Cécile Lefebvre*

*Laurent Pointe-aux-Trembles 29/10/1731 Marie Marguerite Brouillet*

*Pierre Amable Repentigny 12/01/1761 Marie-Madeleine Karnois*

*Pierre Laurent L'Assomption 18/10/1786 Marie Mercier*

*Louis L'Assomption 08/04/1823 Marie Angélique Prud'homme*

*Urgel-Eugène, Joseph, Louis*

## *Urgel-Eugène Archambault*



Photo : *Wikipédia*, L'encyclopédia libre

**ARCHAMBEAULT (Archambault), URGEL-EUGÈNE** (baptisé **Urgèle**), instituteur et administrateur scolaire, né le 27 mai 1834 à L'Assomption, Bas-Canada, fils de Louis Archambault, cultivateur, et d'Angélique Prud'homme, et frère de Louis ; le 1<sup>er</sup> octobre 1860, il épousa à Saint-Roch-de-l'Achigan, Bas-Canada, Azilda Robitaille, et ils eurent 11 enfants ; décédé le 20 mars 1904 à Montréal.

Au début des années 1840, le père d'Urgel-Eugène Archambeault quitte L'Assomption pour s'installer à Saint-Roch-de-l'Achigan, puis définitivement à Saint-Jacques-de-l'Achigan où il meurt en 1867. Ce village compte à l'époque huit écoles de rang et une école de village. C'est probablement sur les bancs de l'une de ces écoles que le jeune Urgel-Eugène, tout en apprenant à lire, à écrire et à compter, se découvre une vocation pour une profession bien peu reconnue à cette époque, celle d'instituteur. Après ses études primaires, il ne fréquente pas un collège comme son frère aîné Joseph qui désire devenir prêtre. À l'âge de 17 ans, en 1851, il choisit d'enseigner. Il commence sa carrière d'instituteur rural à Saint-Ambroise-de-Kildare, puis la poursuit à L'Assomption et à Châteauguay.

On commence à cette époque à s'interroger sur l'état de l'enseignement au Bas-Canada, et principalement sur les qualités et compétences des instituteurs et institutrices laïques. En 1853, l'Assemblée législative fait procéder à une enquête sur l'éducation dans le Bas-Canada, et en confie la présidence au député de Saint-Hyacinthe, Louis-Victor Sicotte\*. Deux ans plus tard, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau\* devient surintendant du bureau d'Éducation. Il entend bien appliquer plusieurs recommandations du rapport Sicotte. En 1856, on adopte des projets de lois qui permettent de créer un journal de l'Instruction publique (1857), de fonder des écoles normales et de mettre sur pied un Conseil de l'Instruction publique. Ces bases institutionnelles rendent désormais possibles de nouvelles trajectoires à ceux et celles qui embrassent la carrière d'instituteur.

Archambeault suit certainement avec intérêt les débats qui sont à l'origine des lois qui transforment le système d'éducation au Bas-Canada. En septembre 1857, il s'inscrit d'ailleurs à l'école normale Jacques-Cartier, inaugurée en mars de la même année. L'année suivante, il obtient un diplôme qui le rend apte à enseigner dans une école modèle. Cette initiative de s'inscrire à l'école normale lui permet, en 1859, d'être engagé par le Bureau des commissaires d'écoles catholiques romains de la cité de Montréal à titre de directeur de la première école dirigée par des maîtres laïques à Montréal, l'école Doran, du nom de son ancien directeur William Doran. Cet établissement, fondé en 1854, devient en 1860 sous la direction d'Archambeault l'Académie commerciale catholique de Montréal.

En 1860, âgé de 26 ans et directeur d'une école montréalaise, Archambeault peut songer à fonder un foyer. Il épouse Azilda Robitaille. Trois ans plus tard, le directeur de l'Académie commerciale catholique de Montréal s'inscrit de nouveau à l'école normale Jacques-Cartier afin de se perfectionner. Pendant un an, il y prépare le diplôme d'enseignement académique, qui lui sera accordé en juillet 1864.

À la fin des années 1860, plusieurs élites canadiennes-françaises exigent que le système d'éducation s'adapte aux nouvelles réalités économiques qui transforment le Bas-Canada. C'est dans ce contexte qu'en 1870 le Bureau des commissaires d'écoles de Montréal autorise Archambeault et Mathias-Charles Desnoyers, son trésorier, à effectuer un voyage dans plusieurs grandes villes américaines pour qu'ils s'informent sur les différents types d'enseignement offerts par les écoles publiques. À son retour, Archambeault est en mesure d'imprimer aux écoles laïques sous la compétence du Bureau des commissaires une impulsion nouvelle. Le 19 juin 1872, l'inauguration d'un immeuble neuf pour l'Académie commerciale catholique de Montréal permet aux commissaires et aux représentants du gouvernement de la province de Québec d'exprimer toute l'importance qu'ils accordent aux écoles laïques et à l'enseignement pratique. Le 27 juin, dans *l'Opinion publique* de Montréal, on souligne que les commissaires « ont voulu montrer le cas qu'ils faisaient de ce genre d'éducation [commerciale et industrielle] en lui dédiant cette maison magnifique et en choisissant pour la diriger un homme de talent et de caractère, l'un de [leurs] concitoyens les plus estimables, M. Archambeault ». Érigé sur un promontoire, l'édifice d'architecture néo-gothique anglais sera désormais connu sous le nom d'académie du Plateau. L'année suivante, les commissaires créent le poste de surintendant local pour superviser leurs tâches relatives à la surveillance des maîtres, l'examen des classes et la direction des études. Archambeault en devient le premier titulaire. Il n'abandonnera ce poste que peu avant sa mort.

Archambeault s'impose peu à peu comme une autorité en matière d'enseignement spécialisé à Montréal. À la faveur d'un refus de l'université Laval d'accepter un octroi du gouvernement provincial afin d'inaugurer un enseignement des sciences appliquées, le directeur de l'académie du Plateau peut dès lors convaincre le Bureau des commissaires d'écoles de Montréal et le gouvernement de la province de Québec que son établissement est en mesure d'abriter une véritable école polytechnique. En octobre 1873, le projet d'un cours scientifique et industriel qui serait donné à l'académie du Plateau est accepté par le nouveau ministre de l'Instruction publique, Gédéon OUMET. C'est l'acte de naissance de l'École polytechnique de Montréal. Archambeault en est le principal. Il se dévoue sans compter jusqu'à sa mort pour cette école française de génie à Montréal. Peu subventionnée, en marge du système d'enseignement supérieur qui, constitué par les collèges classiques et l'université Laval, est dominé par le clergé, l'établissement laïque réussit tout de même à former 114 ingénieurs civils sous le règne d'Archambeault. La première génération d'ingénieurs diplômés canadiens-français jouera un rôle important dans la constitution d'un nouveau groupe social au Canada français, celui des ingénieurs. Ces derniers doivent beaucoup à Archambeault qui, pour la survie de l'école, doit recruter des élèves, placer ses diplômés et militer en faveur d'une législation favorisant la profession d'ingénieur.

Urgel-Eugène Archambeault joue également un rôle de premier plan dans la promotion du statut de l'enseignant laïque. En 1879, il ne se gêne pas pour critiquer ouvertement la loi Boucherville qui avait, trois ans plus tôt, octroyé à tous les évêques le titre de membres d'office du Conseil de l'Instruction publique [V. sir Charles-Eugène Boucher\* de Boucherville]. En 1881, il rédige un mémoire que présentent 133 instituteurs et institutrices du Québec aux évêques membres du Conseil de l'Instruction publique. Ce mémoire explique la nature du conflit entre l'enseignement laïque et l'enseignement religieux. Il fait état des revendications des enseignants laïques qui considèrent que la loi est beaucoup plus exigeante envers eux qu'envers les religieux. Il contribue puissamment à juguler les attaques ultramontaines qui, à cette époque, exigent rien de moins que l'abolition des écoles normales. Cette année-là, avec trois autres promoteurs de l'enseignement laïque, dont l'abbé Hospice-Anthelme-Jean-Baptiste VERREAU et Joseph-Octave Cassegrain, il relance le *Journal de l'Instruction publique* qui s'était éteint deux ans plus tôt.

De 1880 à 1886, il prend une part active et importante à la rédaction et à la défense de la loi sur les pensions de retraite des fonctionnaires de l'enseignement primaire. En 1892, Archambeault abandonne la direction de l'académie du Plateau pour remplir le poste de directeur général de toutes les écoles sous la compétence du Bureau des commissaires d'écoles catholiques romains de la cité de Montréal. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, il s'occupe de doter l'École polytechnique de Montréal d'un immeuble qui lui a toujours fait défaut. Il meurt le 20 mars 1904, soit quelques mois seulement avant l'inauguration de l'édifice.

## ROBERT GAGNON

AC, Montréal, État civil, Catholiques, Cimetière Notre-Dame-des-Neiges (Montréal), 23 mars 1904.— ANQ-M, CE5-12, 1<sup>er</sup> oct. 1860 ; CE5-14, 27 mai 1834.— Arch. de l'École polytechnique de Montréal, Corr. d'U.-E. Archambault.— Arch. hist. de la Commission des écoles catholiques de Montréal, Fonds U.-E. Archambault.— Bibliothèque nationale du Québec (Montréal), Fonds Soc. hist. de Montréal, coll. U.-E. Archambault, 101/1/1–101/2/8.— *L'Opinion publique*, 27 juin 1872.— *La Presse*, 1<sup>er</sup> juill. 1886.— Jules Archambault, « Notes biographiques sur Urgel-Eugène Archambault » (texte dactylographié, 2 vol., Montréal, 1962).— L.-P. Audet, « la Fondation de l'École polytechnique de Montréal », *Cahiers des Dix*, 30 (1965) : 149–191 ; « Urgel-Eugène Archambault [...] », *Cahiers des Dix*, 26 (1961) : 143–175 ; 27 (1962) : 135–176 ; 28 (1963) : 219–254 ; 29 (1964) : 159–191.— Ruby Heap, « l'Église, l'État et l'Éducation au Québec, 1875–1898 » (thèse de m.a., McGill Univ., Montréal, 1978).— André Labarrère-Paulé, « l'Instituteur laïque canadien-français au 19<sup>ème</sup> siècle », dans Marcel Lajeunesse, *l'Éducation au Québec (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)* (Trois-Rivières, Québec, 1971), 59–76.— [J.-L.] O. Maurault, « l'École polytechnique de Montréal », *Rev. trimestrielle canadienne* (Montréal), 9 (1923) : 341–372.

### Bibliographie générale

© 1994–2015 Université Laval/University of Toronto

Source : Dictionnaire biographique du Canada. Volume XIII (0901-1910)

[http://www.biographi.ca/fr/bio/archambeault\\_urgel\\_eugene\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/archambeault_urgel_eugene_13F.html)



Académie commerciale catholique de Montréal

Photo : archives Ville de Montréal <http://imtl.org/edifices/Academie-catholique-Comerciale.php>

Du mariage d'Urgel-Eugène avec Azilda Robitaille, neuf enfants sont nés, dont Bernadette mariée à l'église Notre-Dame de Montréal dans la somptueuse chapelle du Sacré-Cœur, le 21 septembre 1897 à Louis Béliveau, fils de Siméon et de Mélina Desrochers. Plusieurs membres de l'École littéraire ont assisté à la cérémonie et, parmi eux, figurait le renommé Émile Nelligan. Louis Béliveau a été trésorier de l'École littéraire de Montréal fondée le 23 novembre 1895. En juillet 1896, il fonde la Librairie Béliveau-Archambault, au 1617, rue Notre-Dame à Montréal.

## *Le prix Urgel-Archambault*

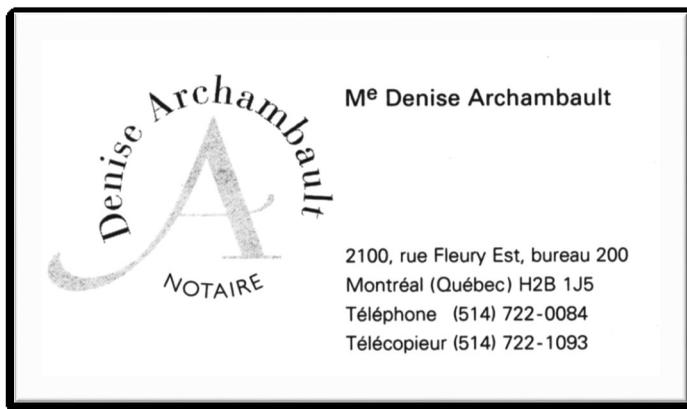
Le prix Urgel-Archambault a été créé en 1953 en l'honneur d'Urgel Archambault, directeur-fondateur de l'École polytechnique de Montréal. Il récompense une personne travaillant en sciences physiques, en mathématiques, informatique ou en génie. Il est parrainé par le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada (CRSNG).

## *Joseph Archambault*

Joseph Archambault naquit le 23 septembre 1830 et épousa Marie-Antoinette Thibodeau, le 2 octobre, 1871 à l'église Notre-Dame de Montréal. Née à Rigaud en 1835, cette dernière était la nièce du Dr J. O. Chénier de Saint-Eustache, patriote décédé en 1837, aussi parente de lady L.A. Jetté et de l'honorable Rodolphe Laflamme. Les époux Archambault habitèrent d'abord la rue Saint-Urbain, côté ouest à l'ancien numéro 232, entre les rues Sainte-Catherine et Ontario. Là, naquirent quatre enfants : deux ne vécurent que quelques mois. Joseph-Alphonse naquit en décembre 1875. Jules, né le 6 août 1881, étudia au Collège Sainte-Marie, à l'université de Montréal et au Post-Graduate Medical School de New York ; il pratiqua en Gaspésie, puis à Montréal. Il fut chef du Laboratoire provincial de Sérologie en 1920 puis directeur de division et aviseur technique au Ministère de la santé de 1940 jusqu'à sa retraite en 1954.

La carrière professionnelle de Joseph Archambault fut brusquement interrompue en 1885. Une épidémie de variole sévissait à Montréal, la plus virulente que l'on ait connue. La vaccination antivariolique était devenue obligatoire et, telle que pratiquée, elle comportait de sérieux risques d'infection et commandait une extrême prudence. Beaucoup de professeurs étaient retenus chez eux à la suite de l'inoculation. Joseph Archambault, quoique souffrant, crut possible de reprendre son poste et de donner le bon exemple ; c'était pousser l'accomplissement du devoir jusqu'à la témérité. La suite le démontra cruellement. Celle-ci arriva à son terme le 21 mars 1895. Pendant onze ans, Joseph Archambault a dû renoncer à l'enseignement et accepter la position. Lorsqu'en 1870, son frère Urgel-Eugène et le secrétaire de la Commission scolaire, M. Desnoyers, firent un voyage d'étude en Nouvelle-Angleterre, c'est à Joseph Archambault que fut confiée la direction de l'Académie Commerciale.

Inspiré d'Urgel-Eugène Archambault (1834-1904)  
Louis-Philippe Audet. M.S.R.C.



## *Louis Archambault*



Photo : Photothèque, Société historique du Saguenay  
Document : P2-S7-P10450-1

Louis Archambault, fondateur de la Société des artisans canadiens-Français  
Remerciement à Mme Myriam Gilbert, archiviste de la SHS

**ARCHAMBAULT, LOUIS**, artisan, mutualiste et entrepreneur de construction, né le 7 mars 1829 à L'Assomption, Bas-Canada, fils de Louis Archambault, cultivateur, et d'Angélique Prud'homme ; le 11 janvier 1853, il épousa à Saint-Jacques-de-l'Achigan, Bas-Canada, Odile Leblanc, puis le 29 avril 1886, Luce Pelland, de Montréal (décédée en 1897), veuve d'Ambroise Gélinas, dit Lacourse, et le 12 octobre 1898, à Saint-Ours, Québec, Hermine Coderre, veuve de Joseph Cormier, et finalement après, 1900, Marguerite Audet, dit Lapointe ; décédé le 2 octobre 1906 à Saint-Eustache, Québec.

Louis Archambault est le deuxième enfant d'une famille qui comptera trois filles, Céline, Anne, Philomène, et deux autres garçons, Joseph et URGEL-EUGÈNE. En 1863, il quitte Saint-Jacques-de-l'Achigan et s'installe à Montréal à titre d'entrepreneur de menuiserie. Il se joint à la Société canadienne des menuisiers et charpentiers de Montréal, fondée le 6 décembre 1853 par Antoine Mayer à la suite du grave incendie de juillet 1852 qui avait réduit en cendres un quartier de Montréal à l'est du Champ-de-Mars, détruisant plus de 1 000 résidences. Il fallait rebâtir le quart de la ville : c'est pendant cette période de reconstruction qu'Archambault entreprend son action de mutualiste au sein de cet organisme. Ses collègues l'élisent à la présidence en 1865. Entrepreneur-menuisier avec pignon sur rue, il est maître d'œuvre à l'Académie commerciale catholique de Montréal [V. Urgel-Eugène Archambeault] et à l'Institut des aveugles. Il sera plus tard engagé comme régisseur des travaux par le Bureau des commissaires d'écoles catholiques romains de la cité de Montréal. Au cours des trois années où il préside la Société canadienne des menuisiers et charpentiers de Montréal, il essaie d'y attirer les menuisiers-charpentiers réticents et de les amener à contribuer à cette caisse de secours en cas de maladie et de décès.

Cette première association, qui est à l'origine de la Société des artisans canadiens-français de la cité de Montréal, se limite à réunir, selon les principes de la mutualité, les artisans d'un seul métier. Elle ne peut ainsi prendre le caractère national visé par les fondateurs. Après une existence fragile de 23 ans, la société

doit se dissoudre faute de ne pouvoir compter les huit membres qui constituent le nombre minimum requis. Le 8 octobre 1876, les trois derniers menuisiers-charpentiers liquident la succession en vue de créer une association de bienfaisance ouverte aux membres de « toutes les professions commerciales, industrielles et manuelles » qui ne travaillent pas dans un milieu insalubre ; elle deviendra en fait une coopérative d'assurances-vie.

À la première assemblée provisoire du 9 octobre 1876, Archambault est élu président et, à ce titre, il est autorisé à « toucher les fonds du trésorier de la Société des Menuisiers et Charpentiers de Montréal, c'est-à-dire cent cinquante piastres et d'en disposer pour les fins de l'incorporation de la Société des Artisans Canadiens-Français de Montréal ». Fort de cette résolution, il se met à l'œuvre. Il rallie quelques-uns de ses anciens camarades mutualistes. Son frère Urgel-Eugène lui fournit des renseignements sur le fonctionnement des fraternités ouvrières dont il a entendu parler en Europe. Et neuf membres, que l'on considérera comme les fondateurs de la Société des artisans canadiens-français de la cité de Montréal, signent une pétition à l'Assemblée législative de la province de Québec demandant la reconnaissance juridique de la nouvelle société, dont le but sera d'assurer à ses membres des indemnités en cas de maladie et de décès, « moyennant le paiement d'une contribution mensuelle proportionnée à l'âge du candidat, au montant et au système de son assurance » ; le 28 décembre 1876, la société est constituée par voie législative.

Orientée vers le progrès individuel d'abord, la société a des objectifs patriotiques et religieux ; le « progrès du pays » se traduit alors par la « conservation de la langue, des traditions et de la foi ». D'après les recherches de J.-Z.-Léon Patenaude, ce serait en réaction aux sociétés franc-maçonniques ou paramaçonniques comme celle des Foresters que plusieurs sociétés de bienfaisance canadiennes-françaises auraient vu le jour. C'est ainsi que la première condition d'admissibilité à la Société des artisans consiste à « être catholique et n'appartenir à aucune société secrète ou autre défendue par l'Église catholique ». Il faut de plus avoir de bonnes mœurs, jouir d'une bonne santé, ne pas exercer certaines occupations qui sont dangereuses pour la santé, être âgé d'au moins 18 ans et ne pas dépasser l'âge de 45 ans, être Canadien français ou considéré comme tel ou Français et parler la langue française.

Dans son rapport du 5 septembre 1877, le trésorier de la société signale qu'on ne compte encore que 15 membres. Le recrutement est difficile à cause de la crise économique. En 1878, six nouveaux membres seulement s'ajoutent. Malgré les débuts modestes, les pionniers sont tenaces : le bureau des administrateurs se réunit chaque semaine, le mardi à huit heures du soir, pour délibérer. À ses débuts, la société a son local au rez-de-chaussée de la maison de Louis Archambault, qui a transformé son atelier de menuiserie en salle confortable. C'est à cet atelier de la rue Cadieux qu'il a commencé à exercer son métier, le jour.

En 1876, Archambault est devenu président de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Les membres de la Société des artisans doivent partager ce patriotisme, puisqu'ils se regroupent sous la bannière de leur société afin de participer au défilé de la Saint-Jean-Baptiste, pour la première fois le 24 juin 1884 ; ils sont alors 110 membres.

Archambault est président de la Société des artisans jusqu'en 1884, sauf pendant trois courtes périodes, soit du 5 septembre 1878 au 6 mars 1879, du 3 mars au 5 avril 1881 et du 6 mars au 19 juin 1883. L'essayiste Jacques-André Lamarche explique ces intérimis par le fait que « le métier d'entrepreneur-menuisier oblige [Archambault] à s'éloigner de sa demeure assez souvent ». En janvier 1880, on retrouve Archambault à la tête du conseil d'administration de la Banque Ville-Marie. Ce nouveau conseil se voit dans l'obligation de liquider la banque. Mal gérée au cours de la crise des années 1870, durant laquelle un trop grand nombre de prêts ont été accordés, elle ne peut plus rembourser. Le nouveau président surveille de près l'adoption par le Parlement du projet de loi qui déterminera le processus de liquidation.

Selon l'historien Ronald Rudin, le 13 août 1880, date à laquelle une assemblée des actionnaires est convoquée pour élire trois liquidateurs, « l'assemblée, à la grande surprise d'Archambault et de nombreux actionnaires refuse de désigner des liquidateurs et choisit plutôt, par une faible majorité, de refaire de la banque une entreprise florissante ». Archambault ne réussit pas à convaincre les actionnaires qui sous-estiment les mauvaises créances de la banque et refusent d'envisager la fermeture où ils auraient tout à perdre. Il est remplacé à la présidence du conseil d'administration de la Banque Ville-Marie en juin 1881 par William Weir, qui occupera ce poste jusqu'à la faillite de la banque en 1899. À l'arrivée de Weir, tous les administrateurs francophones seront peu à peu remplacés par ses amis anglophones.

À la fin de l'année 1884, après huit années à la présidence de la Société des artisans, Archambault démissionne et présente son successeur à l'assemblée. Les 144 membres élisent alors l'échevin Joseph Lamarche, tôlier-couvreur de Montréal, à la présidence. Âgé de 55 ans, Archambault retourne à son métier d'entrepreneur de construction ; la prospérité revenue multiplie les chantiers. Quinze ans plus tard, à 70 ans, il se fait cultivateur, probablement à Saint-Ours, sur le Richelieu.

Même après avoir quitté la présidence, Archambault continue de participer aux assemblées de la Société des artisans. Ses membres passent de 103 en 1884 à 676 en 1888. Cette même année, on amende l'article premier de la constitution afin de pouvoir recruter les membres des professions libérales. L'effectif s'accroît plus rapidement : on compte 1 651 membres en 1889. Pour la première fois, la société peut diminuer la contribution mensuelle à l'assurance sur la vie, la faisant passer de un dollar à 0,85 \$, et les bénéficiaires pourront toucher 1 000 \$.

Après avoir assisté régulièrement aux congrès annuels de la Société des artisans, Archambault meurt à Saint-Eustache le 2 octobre 1906, à l'âge de 77 ans, soit deux mois avant le trentième anniversaire de la société. Il est inhumé au cimetière de Notre-Dame-des-Neiges à Montréal. Dès le mois de novembre, le conseil général lance une souscription pour élever un monument au fondateur. Le buste de Louis Archambault, œuvre d'Alfred Laliberté\*, sera dévoilé le 12 septembre 1909.

À la mort de Louis Archambault, les 30 000 sociétaires forment la plus forte association mutuelle canadienne-française. Plusieurs milliers de personnes assistent aux funérailles. Les messages de condoléances soulignent tous ses origines sociales modestes ainsi que ses sentiments religieux, patriotiques et humanitaires. Ce qui caractérise « l'œuvre de cet ouvrier », au dire des mutualistes de la société, c'est son caractère « fraternel, national, religieux et démocratique ».

ROBERT COMEAU

ANQ-M, CE5-14, 7 mars 1829.— *Le Devoir*, 24 févr. 1976, 18 avril 1977 : 19.— L.-A. Bêlisle, *Références biographiques, Canada-Québec* (5 vol., Montréal, 1978), 1 : 17.— « Condoléances », *l'Artisan* (Montréal), 7 (1906) : 159.— *DAF* (Dufresne et al.), 344.— « Les Funérailles du fondateur », *l'Artisan*, 7 (1906) : 159-161.— J.-A. Lamarche, *les 100 ans d'une coopvie* (Montréal, 1977) ; *le Mouvement Desjardins* (Lévis, Québec, 1962).— « Louis Archambault, fondateur », *l'Artisan*, 1 (1900) : 22.— L.-J. Marien, « la Petite Histoire de la Société des artisans » (dossier ronéotypé, Montréal, 1952).— « Médaille du fondateur », *l'Artisan*, 7 (1906) : 101.— « M. Louis Archambault », *l'Artisan*, 7 (1906) : 158.— « Quelques mots sur l'histoire de notre société », *l'Artisan*, 3 (1902) : 5-11.— *Règlement de la Société des artisans canadiens-français de la cité de Montréal sous le patronage de la Sainte-Famille* (Montréal, 1898).— P.-G. Roy, « les Monuments commémoratifs de la province de Québec », *BRH*, 30 (1924) : 8.— Ronald Rudin, *Banking en français : les banques canadiennes-françaises de 1835 à 1925* (Montréal, 1988), 87-95.— Robert Rumilly, *Histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal : des patriotes au fleurdelisé, 1834-1948* (Montréal, 1975).— G. Sauriol, *le Cinquantenaire de la Société des artisans canadiens français [...] 1876-1926* ([Montréal], 1926).— « Un monument au fondateur », *l'Artisan*, 7 (1906) : 177.

Bibliographie générale

© 1994-2015 Université Laval/University of Toronto

Source : Dictionnaire biographique du Canada. Volume XIII (0901-1910)  
[http://www.biographi.ca/fr/bio/archambault\\_louis\\_13F.htm](http://www.biographi.ca/fr/bio/archambault_louis_13F.htm)



## *Le buste de Louis Archambault sculpté par Alfred Laliberté*



Photo : Les Archambault d'Amérique

Né dans la région des Bois-Francs en 1878, Alfred Laliberté eut une étonnante carrière qui lui a valu le titre de « sculpteur national », ayant comme bienfaiteur l'honorable N. C. Cormier, fils de Lucille Archambault et de Charles Cormier.

Lors du dévoilement du monument de l'abbé Bélanger à Plessisville (Centre-du-Québec, Québec), Laliberté prononce un discours et mentionne « ... en effet madame Cormier et son distingué et très estimable époux, feu l'honorable Cormier qui était conseiller législatif (fils de Lucille Archambault) furent mes premiers bienfaiteurs. Ce sont eux qui m'ont aidé à faire mes premiers pas dans l'art. Je leur dois beaucoup... ils sont venus à mon secours en me guidant vers la route qui conduit au temple de l'Art... ».

Parmi ses œuvres on lui doit la sculpture de Louis Archambault, fondateur de la Société des artisans Canadiens-français. À ce sujet Laliberté raconte « Une anecdote me revient au sujet de la patine de ce buste, qui avait été faite vert pâle. Le gardien de la Banque d'Hochelaga, maintenant Banque Canadienne Nationale, ce brave homme me parlait chaque fois que j'allais à la banque. Il me demande un jour si je pouvais lui dire quel était l'imbécile qui avait sculpté ce buste vert d'Archambault. Je n'ai pas crû bon de lui avouer que cet imbécile était celui-là même qu'il interrogeait. Un artiste était consacré imbécile, question de couleur de patine ! ».

Alfred Laliberté a également sculpté en 1925 le monument de Sir Wilfrid Laurier premier ministre du Canada de 1896 à 1911, avocat de son grand-père et ami intime d'Oscar Archambault. Il a aussi fait le monument de Dollard des Ormeaux, sise au parc Lafontaine à Montréal. On sait que la moitié des biens de Dollard ont été achetés par les trois beaux-frères, Laurent Archambault, Gilles Lauzon et Jean Gervaise.

À sa mort Alfred Laliberté laissa un total de 925 sculptures dont la célèbre série de bronze sur les coutumes, les métiers et les légendes d'autrefois.



## *Le parcours familial de Louis Archambault*

Louis Archambault est né à L'Assomption le sept mars 1829, le 4<sup>e</sup> enfant de Louis et de Marie Angélique Prud'homme. Suivront cinq autres enfants dont Joseph instituteur à Montréal et Urgel Eugène, le fondateur de l'*Académie commerciale de Montréal*.

Louis choisira le métier de menuisier et s'impliquera très activement dans une société canadienne qui visait à protéger les intérêts de menuisiers et charpentiers. Son métier l'a amené à devenir entrepreneur. Il semble que son parcours ait fait de lui un personnage assez à l'aise matériellement.

Le 11 janvier 1853, Louis épouse Mathilde Odile Leblanc, née à L'Assomption. Il habite alors Saint-Jacques-de-l'Achigan et c'est là qu'il établit d'abord sa famille. De leur union naîtront sept filles, trois garçons et un enfant anonyme. Une Marie Louise née le 12 décembre 1853 et qui décédera peu après sa naissance mais dont on ne retrouve pas la date du décès, Marie Odile Louise, née le 16 février 1856 qui décédera le premier décembre 1875 dans la paroisse Notre-Dame de Montréal. Suivront Marie Valérie Philomène née le 21 janvier 1856 et décédée à Notre-Dame de Montréal le 15 mars 1871 et Marie Anna née le 17 mars 1857 et décédée le 3 janvier 1870 à Notre-Dame de Montréal. Le premier avril 1858 naîtra l'enfant anonyme qui sera inhumé le 2 avril 1858 à Saint-Jacques-de-l'Achigan. Louis Napoléon est né le 4 mai 1859 et est décédé le 26 novembre de la même année. Marie Emma née le 6 juin 1860 et décédée deux mois plus tard, le 28 août de la même année. Marie Augustine née le 8 septembre 1861 et décédée le 26 mai 1862. Marie Louis Napoléon né le 16 avril 1863 et décédé le 3 juillet 1863.

Peu après ce dernier décès, Louis et son épouse s'établissent à Montréal où naîtront deux autres enfants, Marie Azilda Philomène, née le 31 janvier 1865 et décédée le 16 juin de la même année et Louis Joseph Edmond né le 20 novembre 1866 et décédé le 22 mai 1897 âgé de 30 ans.

Louis et son épouse Odile Leblanc n'auront donc aucune descendance, aucun de ses enfants ne s'étant marié.

Après la naissance de son dernier en 1866 Louis consacre beaucoup de temps à la société canadienne des Artisans qu'il transformera en 1876 en la *Société des artisans canadiens français* qui, après son élection comme président, deviendra une mutuelle d'assurance-vie. Cette société prendra un essor considérable et deviendra très populaire auprès des artisans charpentiers et menuisiers. Après avoir fusionné avec les Coopérants, la société s'est jointe à Desjardins assurances dans les années 1990.

En 1885, le 26 janvier, Odile Leblanc, sa première épouse décède à Montréal. Louis connaît ensuite quelques différends avec les membres de la société qu'il a fondée et décide de se retirer.

En 1886, on le retrouve à Saint-Roch-sur-Richelieu, propriétaire d'une terre. Il épouse Marie Luce Pelland, le 29 avril 1886 à la Cathédrale Marie-Reine-du-Monde à Montréal. Louis pouvait difficilement vivre sans une femme près de lui, puisque son mariage suivra de quelques mois seulement le décès de sa première épouse. Aucun enfant ne naîtra de cette union qui se termine le 26 février 1898 avec le décès de Luce.

L'année suivante, Louis convole de nouveau en juste noce avec Hermine Coderre qu'il épouse le 12 octobre 1898 à Saint-Ours-sur-Richelieu, il a alors 69 ans. Hermine décède à Saint-Ours le 17 août 1901.

Puis on retrouve de nouveau Louis devant l'autel à l'église Saint-Jacques-de-Montréal où il épouse Marguerite Audet dit Lapointe le 7 janvier 1903.

Louis décède à Saint-Eustache le 2 octobre 1906, il avait 77 ans et sera inhumé au cimetière des Deux-Montagnes.

Louis Archambault ne laisse donc aucune descendance, malgré ses quatre mariages.



La Brasserie Saint-Denis, restaurant-pub



*Bières et compagnie de Terrebonne  
et  
Brasserie Saint-Denis, bières et compagnie, rue Saint-Denis, Montréal*

<http://www.lapresse.ca/vivre/restaurants/201406/11/01-4774861-manger-a-la-biere-bieres-et-compagnie-le-pionnier.php>



Photo Olivier Jean, La Presse, La presse 11 juin, 2014

Robert Auger, Ani Meilleur propriétaires et leur fils Tim Auger, gérant de la Brasserie Saint-Denis, bières et compagnie.

C'est en 1998 que Ani Meilleur, chef autodidacte, et son conjoint Robert Auger, ancien hockeyeur au niveau junior, ex-proprios du bar Le Sainte-Élisabeth, du 1412 Sainte-Élisabeth, Montréal ont fondés, une des premières de Montréal, leur première brasserie Bières et compagnie au 4352 Saint-Denis, Montréal, situé dans l'Édifice Louis-Archambault, fondateur de la Société des artisans canadiens-français.

En 2008, le couple, deux passionnés de la bière ouvrent leur deuxième brasserie Bières et compagnie au 2285, Chemin Gascon à Terrebonne et ils proposent un menu basé sur des recettes élaborées à partir d'une centaine de bières différentes.

Merci à monsieur J.S. Mercier, du département de La Presse pour autorisation de la publication de la photo ci-dessus.

***La Brasserie Saint-Denis : du nouveau sur le plateau !***

C'est au mois d'août 2015 que le restaurant Bières et compagnie établi depuis maintenant 17 ans au cœur du Plateau Mont-Royal passera le flambeau à son « petit frère », La Brasserie Saint-Denis.

Pour les propriétaires, Ani Meilleur, Robert Auger et leur fils, Tim Auger, cette transition est née du désir d'apporter un souffle de renouveau à l'entreprise familiale. L'histoire de famille se poursuit et, cette fois,

la jeune relève y apporte fièrement son grain de sel. Pour mieux nous exposer sa vision, Tim nous a invités à partager un repas accompagné de bonnes bières comme il souhaite recevoir les prochains clients de La Brasserie Saint-Denis.



Depuis les premiers jours, Bières et compagnie s'est fait un nom pour ses délectables plats de moules et sa plus que grande sélection de bières issues des quatre coins du globe. Ne voulant pas changer une formule gagnante, La Brasserie Saint-Denis offrira toujours sa spécialité : moules, burgers, saucisses et choucroutes ! À ces classiques s'ajouteront de petits plats savoureux et accessibles comme le mac'n'cheese et le Tartare, qui permettront de rejoindre une clientèle plus jeune, à l'image des restaurateurs, une clientèle d'étudiants et de jeunes professionnels qui aiment sortir, bien manger et faire de nouvelles découvertes de bières.

<http://chadcommunications.com/wp-content/uploads/2015/06/article-tim-52.pdf>

### *Les micro-brasseries*

On assiste au Québec depuis une quinzaine d'années à une renaissance de micro-brasseries. Ce phénomène s'observe également partout dans le monde. La lutte commerciale avec les plus grandes brasseries du Québec (Labatt, Molson, Sleeman) est pour le moins inégale.

À la brasserie *Bières et compagnie*, on peut déguster une centaine de variétés de bières. Cette brasserie est située dans l'immeuble Louis Archambault. L'édifice, dessiné par l'architecte Joseph Égide Césaire Daoust et construite en 1931, a abrité la Société des artisans canadiens-français, fondée par Louis Archambault., et aussi le célèbre Press Club. En 1990, le bâtiment situé au cœur du Plateau-Mont-Royal, a remporté le prix du Patrimoine montréalais.

### *Des Archambault grands manitous de Bières & Découvertes, l'Oktoberfest des Québécois*

Ils sont trois, frères et sœur, dans la vingtaine et une source d'inspiration pour les jeunes et les plus âgés : Samuel, Catherine et Justin Archambault, les grands manitous du premier Festival Bières & Découvertes, l'Oktoberfest des Québécois tenu d'abord à Mascouche et maintenant à Le Gardeur, fut un succès instantané, résultat d'un travail de longue haleine.

Ils ont su mettre en commun leurs complémentarités, leurs forces et créer une synergie parfaite pendant un an et demi pour ce faire. Ce qui est particulièrement notable, c'est qu'ils ont eu l'intelligence de canaliser le bel héritage qu'ils ont reçu de leurs parents, Richard et Paulette Archambault, de le perpétuer et d'aller plus loin, autant sur le plan personnel que dans la création de ce festival.

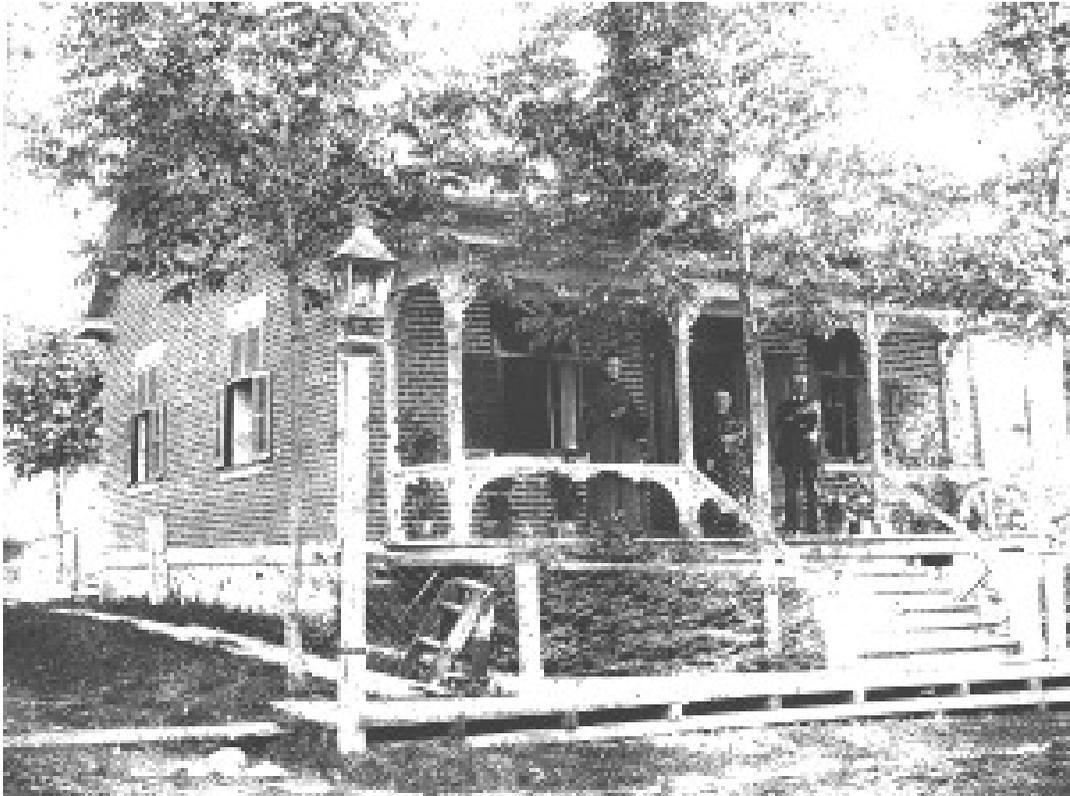
De leur père, Richard, pilote d'hélicoptère, qui a aiguisé leur sens de la curiosité, le goût de la découverte et leur ouverture d'esprit sur le monde en côtoyant des gens de diverses ethnies. « Notre sortie marquante reste notre première soupe vietnamienne dans un resto de Montréal ! » Il leur a aussi entre autres montré comment faire profiter leur argent gagné à force de travail.



## *La maison de mon grand-père, Louis Archambault de Saint-Denis-sur-Richelieu*

*NDLR Nous remercions la Société d'histoire des Riches-lieux de nous permettre d'utiliser ce texte publié en janvier 2004.*

J'ai dit la maison de mon grand-père, je devrais plutôt dire la maison de ma tante Albina et de mon oncle Paul, car lorsque j'ai fréquenté cette maison, ce sont eux qui l'habitaient. Ma sœur, Lucrece, y a vécu plus de 40 ans. Cette maison a sa petite histoire que j'ai retrouvée en partie.



Voici une photo de la maison de mon grand-père maternel, Louis Archambault. Les personnes qu'on voit sur la galerie ne sont ni mon grand-père ni ma grand-mère. Et observez les trottoirs, ils sont de bois, même ceux de la rue du Lion. Elle peut donc dater des premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Ce que confirme une note, de je ne sais qui, qui identifie les personnes comme Éliisa Leblanc (probablement la voisine d'en face), Adéline Archambault et Zéphirin Girouard. Ces derniers étaient les propriétaires de la maison au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Si vous vous promenez sur la rue du Lion, vous allez reconnaître facilement cette maison au 284, au coin de la rue Saint-Thomas, elle est encore là, et sa façade n'a guère changé depuis cent ans.

Cette maison semble avoir été construite dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle est du type de cette époque : maison canadienne aux murs en brique. Remarquez le toit à deux versants avec larmiers, les cheminées aux extrémités, la galerie sur la façade. Sur la rue du Lion, au milieu des années 1950, il y avait plusieurs autres maisons du même style; la maison du marchand Richard Meunier, qui fait le coin avec la rue Sainte-Catherine; celle de Rosario Morin, au coin nord de la rue Saint-Hubert, et un peu plus au nord, celle du D<sup>r</sup> Vadnais.

Cet emplacement était la propriété en 1900, de Zéphirin Girouard et de son épouse Adéline Archambault, la sœur de Louis, mon grand-père. Zéphirin était cultivateur et époux en communauté de biens d'Adéline. Sans doute à leur retraite en 1884, ils avaient acheté cet emplacement, de Michel Richard, marchand (probablement le grand-père de Richard Meunier dont la mère était une Richard), qui l'avait acquis quelques années auparavant d'un monsieur Lecours vraisemblablement de Saint-Antoine. Le couple y vécut une vingtaine d'années. Zéphirin y décédait en 1905 et Adeline en 1906.

Par testament, ils léguaient leur emplacement à leurs nièces, moitié à la famille Girouard, moitié à la famille Archambault. Ça faisait beaucoup d'héritiers et ils devaient vendre la maison. Par contre, il désirait la maison. La difficulté fut surmontée grâce à un subterfuge; c'est Wilfrid qui acheta l'emplacement pour, dès le lendemain, le revendre à son père, Louis.

Michel Richard en avait été l'acquéreur plusieurs années auparavant d'Amable Ledoux probablement de Saint-Antoine. Le contrat précise que cet emplacement était situé « dans le village de Saint-Denis, sur la rue du Lion, d'un côté à la rue Saint-Thomas, de l'autre côté, à la rue Saint-François-Xavier, avec maison, grange et autres bâtisses y érigées. Ce terrain est partie de la partie nord-ouest du numéro cent cinquante-huit (No 158) du cadastre de la paroisse de Saint-Denis. Il a front sur la rue du Lion alors que l'arrière s'étend jusqu'à une ruelle ».

C'est dans cette maison que mon grand-père et ma grand-mère vécurent leurs dernières années. C'est là que, semble-t-il, tante Albina et oncle Paul sont allés les rejoindre à leur retour des États-Unis. Le premier acte dont j'ai pu prendre connaissance, c'est le testament de mon grand-père, Louis, fait en octobre 1918. Par cet acte, mon grand-père lègue à son épouse, Octavie Lapierre, l'usufruit de ses biens mobiliers et immobiliers : il accorde quelques legs particuliers à ses enfants et institue Amanda et Arthur ses exécuteurs testamentaires. Je n'avais pas connu mon grand-père (Louis Archambault) décédé une année avant ma naissance. Cette photo a donc été prise avant 1923.



*284, rue Lion, Saint-Denis*

Cette maison, je ne l'ai vraiment connue que dans les années 1930 alors que je fréquentais l'école du village qu'était devenu le Collège Saint-François-Xavier. Pour m'y rendre, chaque jour, je parcourais la rue Saint-Denis jusqu'au parc des Patriotes que je traversais en diagonale tout en remarquant ce qu'il y avait d'écrit en grosses lettres sur la maison de pierre devenue la Maison des Patriotes : Overall Manufacture Rgd. Cette manufacture appartenant alors à Ignace Gendron. Par la suite, j'empruntais la rue Saint-Thomas jusqu'à la rue du Collège, je longeais donc la maison de tante Albina et son emplacement. Au-delà de la maison, le trottoir était de bois; l'emplacement se divisait en trois parties : au coin nord-ouest du terrain, c'était la maison avec à son côté sud le jardin toujours bien entretenu avec ses allées sans herbe et ses carrés gorgés de légumes; au bord de la rue, une plate-bande de fleurs et de lys que ma sœur cultivait avec amour.

À l'arrière du jardin, il y avait la glacière, une bâtisse quasi carrée, au toit plat que, l'hiver, mon oncle Paul remplissait de gros glaçons récoltés sur la rivière et qu'il enrobait de neige et de bran de scie. L'été, on y plaçait sur la glace les aliments à conserver...

Je m'arrêtais parfois à la maison à l'invitation de tante Albina, ma marraine. Plus tôt, j'y étais allé quelques fois lors de fêtes, de réunions de famille, de la visite de mon oncle Arthur de Montréal et de sa famille. C'était la maison paternelle et ma grand-mère vivait encore. Je me souviens que c'était de grandes joies : toute la famille se rencontrait.

Au début de la décennie 1930, alors que je commençais à fréquenter l'école, je m'arrêtais chez tante Albina, qui, les jours de mauvais temps, avait pitié, de moi et me gardait à dîner. C'est là que j'ai connu ma grand-mère. Elle était toute menue et passait son temps assise dans la berçante en face de la fenêtre de la cuisine, donnant sur la rue Saint-Thomas, près de la machine à coudre, emmitouflée de son châle de laine noire et portant sur la tête son bonnet noir au bord ondulé. Elle devait être une bien bonne personne : c'est elle qui avait décidé d'aider ma mère à la naissance de Lucrèce. Comme cette dernière était née jumelle avec un garçon, au moment de la grippe espagnole de 1918, alors que ma mère avait vu mourir à la maison son neveu, Lorenzo, fils de Joseph, qui n'avait pu se rendre chez lui à l'Amyot, ma grand-mère avait voulu la garder quelque temps, mais Lucrèce est toujours restée chez tante Albina et oncle Paul.

En 1933, c'était au tour de ma grand-mère de décéder. Par son testament, elle laissait ses biens mobiliers et immobiliers à Albina qui devenait propriétaire de la maison. Cette maison avait subi des modifications par l'addition à l'arrière d'une dépense ou garde-manger et d'une cuisine d'été, qui donnaient sur une large galerie en forme de L terminée à ses extrémités par des marches. Celles du nord aboutissaient au trottoir de la rue Saint-Thomas, alors que celles de l'est donnaient accès à la grange et à la glacière. La grange servait de remise à bois, de remise aux instruments, comme elle avait servi de terrain de jeu à ma sœur et à ses amies.

C'est là, dans la « batterie », où mon oncle Paul se mettait l'été pour faire la crème glacée. Il en fabriquait régulièrement, et en quantité, deux ou trois « brassins » par semaine pour satisfaire sa nombreuse clientèle de neveux, nièces et leurs amis. Il avait mécanisé l'appareil pour avoir recours à un moteur électrique. À quelque six pieds des marches, un gros arbre, un tilleul, qu'on avait réuni par un 4 par 4 au poteau de la galerie. Cette pièce de bois portait deux balançoires. L'été, près de l'arbre, on voyait la fournaise à savon, pour chauffer l'eau lors de la journée du lavage.

Cette maison d'un étage et demi, comportait 8 1/2 pièces : au rez-de-chaussée une chambre à coucher, la cuisine, la salle à manger et le salon, alors qu'au premier étage étaient trois chambres à coucher, une chambre à débarras et la chambre de toilette. L'escalier débutait derrière la porte d'entrée; après une courbe de 45 degrés, elle montait pour aboutir en haut au corridor menant aux chambres. Le poêle était dans la cuisine, dans le coin près de la porte de la chambre et pour favoriser la transmission de la chaleur,

le mur derrière le poêle était remplacé par des portes de métal qu'on pouvait ouvrir au besoin.

À la fin des années 1940, tante Albina se départissait de l'emplacement en vendant le terrain vacant à son extrémité Est. Josaphat Paré en devint propriétaire et y construisit une maison pour sa retraite au village. Par son testament de 1948, tante Albina légua, à son décès, l'emplacement de la rue du Lion, maison, bâtisses et jardin, à Romulus Archambault. Elle y vécut plus d'une quinzaine d'années accueillant deux de ses sœurs, Amanda et Marie-Rose. Ces dernières l'ont précédée dans la tombe. Lorsqu'elle mourut en 1964, Lucrèce dut quitter la maison où elle avait vécu plus de quarante ans, servant de bâton de vieillesse à trois de ses tantes.

### **Jean-Baptiste Phaneuf**

*Note. Louis est le grand-père du comptable Roger Archambault, membre du comité de vérification de notre association et arrière-grand-père de Robert, deuxième président de l'association.*

## *Arbre généalogique de Louis Archambault*

*Jacques France vers 1629 Françoise Tourault*

*Laurent Notre-Dame, Montréal 07/01/1660 Catherine Marchand*

*Pierre Pointe-aux-Trembles, Montréal 21/11/1701 Marie Lacombe*

*Jean Rivière-des-Prairies 17/11/1727 Marie Marguerite Angélique Hogue*

*Jean Saint-Denis-sur-Richelieu 12/11/1753 Marie Charlotte Bousquet*

*Jean-Baptiste Saint-Denis-sur-Richelieu 24/01/1780 Elisabeth Bousquet*

*Toussaint Saint-Marc-sur-Richelieu 12/09/1826 Monique Langerin*

*Louis Saint-Antoine-sur-Richelieu 11/02/1868 Octavie Meunier dit Lapiere*





Photo : Ville de Montréal <http://www.imt1.org/imagex.php?id=2500>

**Édifice Louis-Archambault, 4350, rue Saint-Denis, Montréal**

**Il est gravé sur la pierre taillée de l'édifice**

**« Édifice Louis-Archambault, Société des artisans canadiens-français »**